

avec Brigitte des moindres détails ; et ses espérances étaient écrites dans les soins délicats que trahissait l'ensemble de cette chambre. Il y avait toute la gracieuse douceur de l'amour et ses caresses dans les parfums exaltés par les fleurs. Une mère seule pouvait avoir prévu les désirs d'un soldat et les satisfaire aussi complètement. Un repas exquis, des vins choisis, la chaussure, le linge, enfin tout ce qui devait être nécessaire ou agréable à un homme qui voyage se trouvait rassemblé pour que rien ne lui manquât, pour que les délices du chez-soi lui révélassent l'amour d'une mère, pour qu'il n'eût aucun souhait à former.

— Brigitte?... dit la comtesse d'un son de voix déchirant, en allant placer un siège devant la table, comme pour donner de la réalité à ses vœux, comme pour augmenter la puissance de ses illusions.

— Ah ! Madame, il viendra !... Il n'est pas loin.

— Je ne doute pas qu'il ne vive et ne soit en marche... reprit Brigitte, car j'ai mis une clef dans la Bible, et je l'ai tenue sur mes doigts sans qu'elle tournât, pendant que Cottin lisait l'Évangile de saint Jean...

— Est-ce bien sûr?... demanda la comtesse.

— Oh ! Madame, c'est connu... Je gagerais mon salut qu'il vit encore... Dieu ne peut pas se tromper.

— Oh ! malgré tout le danger qui l'attend ici, je voudrais bien l'y voir.

— Et voilà huit heures qui sonnent au clocher !... s'écria la comtesse avec terreur.

Puis, frissonnant d'être restée plus longtemps qu'elle ne le devait, peut-être, dans cette chambre, où elle croyait à la vie de son fils, en voyant tout ce qui lui en attestait la vie, elle descendit, mais avant d'entrer au salon, elle resta pendant un moment sous le péristyle de l'escalier, écoutant si quelque bruit ne réveillait pas les silencieux échos de la ville. Elle sourit au mari de Brigitte, qui se tenait en sentinelle, et dont les yeux semblaient hébétés à force de prêter attention, comme elle, aux murmures de la place et de la nuit. Elle voyait son fils en tout, partout...

Affectant un air gai, elle rentra bientôt, et se mit à jouer au loto avec des petites filles ; mais, de temps à autre, elle se plaignit de souffrir, et revint occuper son fauteuil près de la cheminée.

Telle était la situation des choses et des esprits dans la maison de M^{de} Dey..., pendant que sur le chemin de Paris à Cherbourg un jeune homme vêtu d'une carmagnole brune, costume de rigueur à cette époque, se dirigeait vers Carentan.

À l'origine des réquisitions, il y avait peu ou point de discipline, et les exigences du moment ne permettant guère à la république d'équiper sur-le-champ ses soldats, il n'était pas rare de voir les chemins semés de réquisitionnaires conservant leurs habits bourgeois, et qui devançaient leurs bataillons aux lieux d'étape, ou restaient fort en arrière ; la marche de ces jeunes gens étant soumise, à la manière dont ils supportaient les fatigues d'une longue route.

Le jeune voyageur dont il est ici question se trouvait assez en avant de la colonne de réquisitionnaires qui se rendait à Cherbourg, et que le maire de Carentan attendait d'heure en heure, afin de distribuer aux défenseurs de la patrie leurs billets de logement. Ce jeune homme marchait d'un pas alourdi, mais ferme encore, et toute son allure semblait annoncer qu'il était familiarisé depuis longtemps avec les fatigues de la vie militaire. Quoique la lune éclairât les herbages qui avoisinent Carentan, il avait remarqué de gros nuages blancs prêts à jeter de la neige sur la campagne ; et la crainte d'être surpris par un ouragan animait sans doute sa démarche, car elle était plus vive que ne le comportaient les fatigues de la journée. Il avait un sac peu garni sur le dos, et tenait à la main une canne de buis, coupée dans les hautes et larges haies que cet arbuste forme autour de la plupart des héritages en Basse-Normandie.

Ce voyageur solitaire entra dans Carentan, dont les tours, bordées par la lune de lueurs capricieuses, lui apparaissaient depuis un moment. Son pas réveilla les échos des rues silencieuses, et il fut obligé, ne rencontrant personne, de demander à un tisserand qui travaillait encore la maison du maire. Ce magistrat demeurait heureusement à une faible distance ; et bientôt le réquisitionnaire se vit à l'abris sous le porche de la maison du digne homme, et s'y assit sur un banc de pierre, en attendant le billet de logement qu'il avait réclamé.

Le maire l'ayant mandé, il comparut devant lui et devint l'objet d'un scrupuleux examen.